HENRI
LŒVENBRUCK

LE MYSTÈRE FULCANELLI

roman

LA PLUS GRANDE ÉNIGME
DE L'HISTOIRE DE L'ALCHIMIE

Flammarion

Extrait de la publication

HENRI
LŒVENBRUCK

LE MYSTÈRE FULCANELLI

Un meurtre dans une vieille église de Séville.
Un assassinat dans une bibliothèque parisienne.
Un ancien manuscrit dérobé.
Et voilà que surgit de nouveau le nom du plus mystérieux alchimiste du XXe siècle : Fulcanelli !

Depuis près de cent ans, chercheurs et historiens tentent de découvrir qui se cachait derrière cet énigmatique pseudonyme.
En acceptant de mener l'enquête, Ari Mackenzie, ancien commandant des services secrets, fait une plongée vertigineuse dans les milieux ésotéristes du siècle dernier. Parviendra-t-il à dénouer la plus étonnante intrigue de l'histoire de l'alchimie ?

Henri Lœvenbruck est écrivain, chanteur et compositeur. Ses romans sont traduits dans plus de quinze langues.

Flammarion

13-X Création Studio Flammarion Photomontage d'après : © Stephen Mulcahey / Arcangel Images ; © Photo Scala, Florence ; © Gil Guelfucci / Flickr / Getty Images ; © George Fetting / Millennium / plainpicture

Le Mystère Fulcanelli

Du même auteur :

Aux éditions Flammarion et J'ai lu :

Sérum (en collaboration avec Fabrice Mazza), 2012
L'Apothicaire, 2011
Les Cathédrales du vide, 2009
Le Rasoir d'Ockham, 2008
Le Syndrome Copernic, 2007
Le Testament des siècles, 2003

Chez d'autres éditeurs :

La Moïra, édition intégrale (Bragelonne)
Gallica, édition intégrale (Bragelonne)

Site officiel de l'auteur :
www.henriloevenbruck.com
Henri Lœvenbruck est membre
de la Ligue de l'imaginaire (www.la-ldi.com)

Henri Lœvenbruck

Le Mystère Fulcanelli

roman

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-0813-2356-8

Avant-propos

Ce livre est un roman. Une *fiction*, qui fait avant tout la part belle à l'imaginaire.

Toutefois…

D'abord, l'affaire Fulcanelli – comme on pourrait l'appeler – est bien réelle, et la plupart des événements et des protagonistes que vous rencontrerez dans cette aventure le sont donc aussi. Tout ce qui concerne l'identité de Fulcanelli est authentique et vérifiable. Si vous désirez en découvrir davantage sur ce passionnant sujet, vous pouvez vous rendre sur le site Internet que nous avons créé à cette occasion, et sur lequel se trouvent photos, films et copies de nombreux documents : www.mystere-fulcanelli.com

Ensuite, ce roman est le résultat d'une enquête longue de plusieurs années, qui a débouché sur des découvertes inédites et très étonnantes au sujet de ce qui reste la plus grande énigme de l'ésotérisme moderne. Nous espérons qu'il ouvrira la voie à de nouvelles recherches, afin de confirmer, ou non, ce qui est ici avancé…

Extrait de la publication

« Un savant qui se moque du possible est bien proche d'un idiot. Respectons le possible, dont personne ne connaît les limites, et soyons attentifs et sérieux devant le monde extra-humain d'où nous sortons et qui nous attend. »

VICTOR HUGO

À la mémoire de Jacques Sadoul,
qui a eu l'idée saugrenue de nous quitter pendant que j'écrivais ce livre, pour lequel il m'avait donné de précieuses informations…

Extrait de la publication

Livre premier

In Ictu Oculi

1.

L'homme qui pénétra, à la nuit tombée, dans l'église de la Santa Caridad, à Séville, avait toutes les raisons de croire qu'il était seul dans ces murs.

Il se trompait.

À quelques pas des berges du Guadalquivir, l'édifice baroque, nappé du bleu royal que les nuits d'été déposent doucement sur cette partie du globe, se dressait comme un songe dans le silence ténébreux de la cité endormie. La courte nef, coiffée d'une voûte en berceau, était plongée dans une obscurité que seules quelques bougies allumées ici et là, et près de s'éteindre, venaient émailler de leurs dernières vacillations. L'air, à la fraîcheur saisissante, était saturé de l'odeur poudrée des jasmins, un parfum qui, par sa puissance, n'évoquait pas tant les plaines fleuries de Chine que les encens d'une chambre funéraire. Et d'ailleurs, l'homme frissonna.

Après une traversée périlleuse sur les toits, depuis la rue Tomás de Ibara, il avait cassé un carreau d'un coup de coude dans le bâtiment qui jouxtait l'église, avait attendu un instant pour s'assurer que le fracas n'avait attiré personne, puis était entré par la petite porte située à hauteur de l'autel. La manœuvre s'était avérée ardue, mais moins risquée que de fracturer l'entrée principale, à la vue d'éventuels noctambules. Le cœur battant, craignant de se faire prendre à chaque nouveau pas, il avait lentement descendu la nef pour rejoindre sans bruit le vestibule.

Extrait de la publication

La Mort, dont les plus sinistres allégories occupaient la grande majorité des représentations de l'église, semblait s'être invitée à jamais entre ces hauts murs de pierre, prête à s'abattre sur l'imprudent profanateur.

En d'autres circonstances, sans doute eût-il aimé s'arrêter devant chaque peinture, chaque sculpture, devant le retable de Bernardo Simón de Pineda, flamboyant, les statues de Pedro Roldán, figurant une bouleversante mise au tombeau, les toiles lumineuses de Murillo, les moulures, les colonnes envahies de dorures, les splendeurs cachées dans les niches, et consacrer à chacune de ces œuvres d'art bien plus de temps que la nuit ne pouvait lui en prêter. Mais, ce soir-là, il n'était venu voir qu'une seule chose.

Un seul trésor, et le plus grand d'entre tous ; celui qui lui livrerait – il n'en doutait plus – la clef d'un mystère qui durait déjà depuis près d'un siècle.

Un tableau de Juan de Valdés Leal.

Les yeux brillants, la bouche entrouverte, il s'approcha, fébrile, de ce panneau haut de plus de deux mètres qui, accroché au-dessus de la porte latérale, semblait garder l'entrée de l'église tel Cerbère celle des enfers. Rapidement, son regard se perdit, envoûté, dans les détails tout droit sortis de l'imagination macabre du peintre espagnol.

Il était difficile de croire qu'une figuration si triomphante de l'horreur ait pu trouver sa place au cœur même d'un lieu saint : dans un sombre charnier, où s'amoncelaient crânes et ossements, on pouvait distinguer trois cercueils ouverts. Le plus éloigné accueillait, dans l'ombre, un squelette. Dans les deux autres, placés tête-bêche au premier plan, gisaient un évêque et un gentilhomme. Le prélat, grouillant de vers et de larves, portant encore la mitre sur son crâne putréfié, semblait s'agripper à sa crosse pastorale comme il n'avait su le faire à la vie. Le gentilhomme, enfin, dans un état de décomposition moins avancé, était drapé dans le manteau blanc de la Calatrava, cet ordre militaire et religieux hispanique, cousin de celui du Temple. En haut du tableau, comme descendue

Extrait de la publication

du firmament, une main gracile tenait suspendue au-dessus des cadavres une balance chargée de nombreux artefacts évocateurs.

L'homme fit quelques pas en avant pour franchir les derniers mètres qui le séparaient de la célèbre peinture.

Tendant la main droite, il voulut toucher la toile, mais elle était si haut perchée qu'il ne parvint qu'à effleurer les dorures de son cadre ouvragé. Quand bien même il voyait l'original pour la première fois, il aurait pu en décrire chaque détail les yeux fermés, tant il l'avait étudié. Mais pouvoir le voir de si près, en si grand, provoqua chez lui une émotion où se mêlaient euphorie et appréhension. C'était comme tenir, après un long périple, la dangereuse et magnifique coupe du Graal entre ses paumes.

Son regard remonta lentement vers la représentation du plateau qui pendait à gauche de la balance, et où se chevauchaient multiples symboles du péché. Puis, sur la droite, ils glissèrent vers le second plateau, où étaient représentés des objets pieux. Le tout était parfaitement équilibré. Le Bien ne l'emportait pas sur le Mal.

Reculant d'un pas, l'homme étudia la chouette, réfugiée au fond de l'ossuaire dans un rayon de lumière et qui dévisageait l'observateur d'un regard accusateur.

— Quoi ? lui lança-t-il d'un air dépité, comme si l'animal avait pu répondre.

Il poussa un soupir.

Quelque chose lui échappait. La révélation à laquelle il s'attendait semblait ne pas vouloir se faire. Pourtant, il était sûr que tout était là, devant ses yeux. La clef du mystère se cachait quelque part dans les arcanes de ce tableau. Et le seul moyen de la trouver était de venir le voir sur place, dans ce lieu pour lequel il avait été conçu en 1672, et dont il n'avait jamais été délogé depuis lors.

Mais pourquoi ? Qu'y avait-il ici qu'on ne pouvait voir sur les innombrables reproductions de ce chef-d'œuvre ?

Extrait de la publication

L'homme plongea la main dans la poche intérieure de sa fine veste de lin et en sortit un carnet marron. Malgré la faible lumière, il parvint à relire – pour la millième fois peut-être – le court texte qui se trouvait sur les premières pages. Ses yeux faisaient des allers et retours entre le carnet et le tableau, comme s'il essayait d'établir un lien, de résoudre une énigme.

Après un long moment d'une silencieuse torpeur, il enfouit de nouveau le carnet dans sa poche et recula aussi loin qu'il put, de l'autre côté du vestibule. Peut-être fallait-il observer l'œuvre avec plus de distance, sous un autre angle. Une autre lumière. Mais, là encore, aucune évidence ne lui sauta aux yeux. Aucune épiphanie.

Avait-il fait tout ce chemin, avait-il pris tous ces risques pour rien ? Non. Le carnet était clair : il fallait venir *ici* pour comprendre. La réponse n'apparaîtrait peut-être pas si facilement, et la joie de la découverte était souvent proportionnelle à la pénibilité des recherches.

S'il le fallait, il resterait là toute la nuit. Et s'il ne trouvait pas, il reviendrait la nuit suivante, et la suivante encore. Car la quête qu'il s'apprêtait à terminer était celle de toute une vie. Depuis près d'un siècle, des milliers de chercheurs, aux quatre coins du monde, s'efforçaient, comme lui, de résoudre ce mystère, et le trésor promis était d'une valeur inestimable. Pas seulement d'un point de vue matériel, mais aussi – surtout – philosophique.

Lors, refusant de céder au découragement, l'homme retourna au pied du tableau et entreprit de l'inspecter une seconde fois, de plus près encore.

À la fièvre, à l'exaltation de l'explorateur s'ajoutait maintenant une grandissante angoisse. Chaque seconde qui passait multipliait ses chances de se faire prendre, ou de se faire doubler. Certes, il aurait pu pénétrer ici en plein jour, en toute légalité, mais l'attention qu'il devait porter aux détails aurait sans doute rapidement paru suspecte et, surtout, il préférait qu'on ne le voie pas en ces lieux.

Extrait de la publication

Morceau par morceau, il scruta la toile, sa matière, ses couleurs, la marque du temps sur sa surface ; il analysa les multiples objets qui la composaient, la chouette incriminatrice, les insectes qui couraient sur le cadavre de l'évêque, sa mitre, ses vêtements, les inscriptions sur les plateaux de la balance et le phylactère à la base du tableau, ces quelques mots qu'il avait si longuement étudiés, les crânes, les ossements, le cœur, la croix, la Bible… Se hissant sur la pointe des pieds, il s'attarda sur la main qui tenait la balance. Était-ce la main du Christ, ou bien celle d'une femme, comme certains l'avaient prétendu ? La blessure sur sa paume, évoquant un clou de crucifixion, faisait pencher pour la première hypothèse… Et la couleur des cercueils, l'un rouge et l'autre noir, cachait-elle quelque chose ? La position du rat, du chien, la tête de chèvre ?

Il y avait forcément un élément qui lui avait échappé. Une image cachée, un texte encrypté, une anamorphose, invisible sur les reproductions ? Il chercha longtemps encore, de plus en plus fébrile, de plus en plus impatient, et puis, soudain, alors qu'il venait de prendre de nouveau du recul, la chose lui apparut.

Évidente. Inattendue.

Là. En hauteur.

Un sourire illumina son visage.

Oui. C'était ça ! C'était forcément ça ! Car ce qu'il venait de découvrir, il n'aurait pu le voir sur aucune copie de ce tableau. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ?

Dans un élan d'émotion incontrôlable, il sentit les larmes monter à ses paupières, comme une libération tant attendue, une délivrance. Soudain, tout prenait sens. Toutes ses recherches, toutes ses convictions, ses hypothèses… tout s'éclairait.

La main tremblante, il chercha le carnet dans sa poche. Ses doigts, trempés de sueur, glissèrent sur la surface de cuir.

Mais avant que de pouvoir s'en saisir, tout à coup, il entendit un bruit. Là, juste derrière lui. Un frottement, à quelques centimètres à peine. Et ce fut comme si les battements de son cœur s'étaient arrêtés.

Extrait de la publication

L'homme eut tout juste le temps de se retourner.

La lame du couteau pénétra brusquement dans la chair de sa poitrine. Un souffle. Sa bouche se figea dans une grimace de stupeur. L'émotion dans son regard se mua en incompréhension, puis l'incompréhension en anéantissement. Retenu par la lame enfoncée dans son cœur, il était déjà tel un cadavre pendu au gibet.

— Toi ? marmonna-t-il d'une voix rauque, les yeux trempés de larmes.

À peine eut-il reconnu le visage de son bourreau que la vie le quitta.

Le couteau ressortit d'un coup sec. Le corps s'effondra lourdement sur le sol, alors que le sang, déjà, se répandait sur le tissu blanc de sa chemise, écho troublant à l'hémorragie du Christ qui, à quelques mètres de là, suffoquait sur sa croix pour l'éternité.

Le meurtrier, avec des gestes sûrs, sans émoi, essuya doucement la lame souillée, la rangea à sa ceinture, puis s'accroupit à côté du cadavre de sa victime et prit le carnet dans sa poche.

Quand il sortit de l'église de la Santa Caridad, le sourire sur son visage était celui de Judas. Mais celui-là n'éprouvait nul repentir et n'irait point se pendre.

2.

— Je suis désolé mademoiselle, ce n'est pas que vous soyez laide, mais je ne couche jamais avec des filles de plus de trente ans.

La blonde écarquilla les yeux, ne sachant si elle devait rire ou s'offusquer.

— Mais… Euh… J'ai vingt-cinq ans !

— Ah. Dans ce cas, c'est que vous êtes laide…

La gifle résonna dans toute l'arrière-salle du bistrot parisien. La jeune femme, rouge de colère et d'humiliation, se

leva d'un bond, renversant sa chaise au passage, puis quitta le Sancerre d'un pas enragé, abandonnant derrière elle le visage goguenard d'Ari Mackenzie.

Le quadragénaire se frotta la joue en grimaçant, puis, sous le regard perplexe des autres clients du bar, termina d'un trait son verre de single malt comme s'il ne s'était rien passé. Il était ici chez lui, ou presque. Il faisait partie du décor.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, à cette pauvre petite ? soupira la serveuse en s'approchant de la table d'un air las.

Ari haussa les épaules.

— Rien de spécial. Je lui ai juste dit qu'elle était moche.

Béné ne put retenir un sourire.

— T'es vraiment une crapule ! En plus, elle était mignonne comme tout !

— Oui, mais elle était tellement bête que ça la rendait laide. Tout le contraire de toi, en somme.

— Elle avait de très jolies jambes.

— Oh, tu sais, comme disait Casanova, dans l'examen de la beauté d'une femme, la première chose que j'écarte ce sont ses jambes.

— Charmant… Mackenzie, tu es un vilain personnage.

— Un vilain personnage qui a soif, répliqua-t-il en lui tendant son verre vide.

— Tu en es déjà au cinquième.

— Quatrième.

— Là, ça sera le cinquième.

— Dis, Béné, c'est un bar ou une clinique de remise en forme, ici ?

Quatre ans avaient passé depuis que le commandant Ari Mackenzie avait quitté la DCRI[1], mais il semblait en avoir pris dix. Et presque autant de kilos. Les traits tirés, des cernes

1. Direction centrale du renseignement intérieur, service de renseignements du ministère de l'Intérieur né de la fusion, en 2008, de la Direction de la surveillance du territoire (DST) et de la Direction centrale des renseignements généraux (RG).

sous les yeux, les joues légèrement bouffies, il n'était plus l'homme affûté qu'il avait été et, sur sa chevelure, le sel l'emportait maintenant nettement sur le poivre. La seule chose qui n'avait pas changé, au fond, c'était son humour odieux et la lumière espiègle de son regard chaque fois qu'il réussissait un mauvais coup. Mais aussi, étonnamment, le succès qu'il avait encore avec les jeunes femmes…

— De toute façon, j'ai terminé mon service, prétexta Béné en regardant sa montre.

— Alors bois un dernier verre avec moi. Tu seras certainement de bien meilleure compagnie que la cruche qui t'a précédée.

— C'est fou les efforts que tu déploies pour avoir l'air exécrable.

— Je ne suis pas exécrable, je t'offre un verre !

— Tu as toujours réponse à tout. Tu fais chier.

— Je me fais chier moi-même. Je ne vois pas pourquoi les autres ne pourraient pas en profiter.

La grande serveuse au corps de danseuse s'éloigna en secouant la tête, enleva son tablier, ébouriffa machinalement sa courte chevelure brune et fit signe au barman de lui servir un verre de whisky et une bière.

Quand elle revint s'asseoir à la table de Mackenzie, il était en train de lire un SMS.

— Il y a encore des gens qui t'écrivent ? ironisa-t-elle en lui tendant son verre.

— C'est mon entrepreneur. Ce coup-ci, je crois qu'il me lâche vraiment, le fourbe !

La maison qu'Ari avait dans l'Hérault – le seul bien matériel auquel il tenait vraiment, hormis ses guitares et son cabriolet anglais – avait pris feu l'année précédente. L'assurance, évidemment, ne couvrait qu'une partie des travaux et, n'ayant plus d'emploi fixe, Mackenzie n'avait pas un sou en poche. Ses rares boulots de consultant ou de détective privé ne lui laissaient pas de quoi achever la toiture, et cela faisait

longtemps qu'il avait épuisé ses économies. En whisky, principalement.

— Il n'a pas fini les travaux ?

L'ancien flic poussa un soupir.

— Non. Et il ne les finira pas. Je me demande si je peux tomber plus bas.

— Si tu n'y arrives pas, ce ne sera pas faute d'avoir essayé. Tu y mets tout de même beaucoup de volonté.

— Je fais ce que je peux.

Béné leva son demi en souriant.

— À la tienne ! lui lança-t-elle d'un air mutin.

— Comment tu fais pour continuer à peser trente kilos avec toutes les bières que tu t'enfiles ? s'exaspéra Mackenzie alors que leurs deux verres s'entrechoquaient.

— Je fais beaucoup de sport.

— Je vois le genre…

— Ça, c'est sûr que si tu parles à toutes les filles comme tu as parlé à la petite blonde de tout à l'heure, tu ne dois pas en faire beaucoup, toi, du sport…

— Tu sais bien qu'il n'y a qu'une femme dans mon cœur.

— Lola ?

— Mais non. Toi, enfin ! Mademoiselle file le parfait amour avec son cameraman. Il paraît même qu'ils ont fait un mouflet, ces gros vicelards !

— Tu es allé le voir ?

— Ça va pas, non ? La seule chose au monde que je déteste encore plus que mes congénères, ce sont les enfants de mes congénères.

— C'est ça… La vérité, c'est que ça te rend malade qu'elle ait fait un gosse à un autre. Et, franchement, c'est bien fait pour toi. Si tu lui en avais fait un toi-même, vous seriez sûrement encore ensemble aujourd'hui, et quelque chose me dit que ta vie serait légèrement moins…

— Pitoyable ?

Béné ne corrigea pas.

— Tu es charmante, aujourd'hui, dis-moi !

— Je venge la blonde de tout à l'heure.

— Bon. Et toi ? Tu baises qui, en ce moment ? Ton prof de gym ?

— Tu ne sauras rien, sale pervers !

Soudain, le regard d'Ari se figea sur l'entrée du bar.

— Oh non… Pas lui !

Un homme d'une quarantaine d'années, solidement bâti, le genre joueur de rugby, avec une petite moustache, venait d'entrer dans le Sancerre et fouillait la salle du regard.

— Qui est-ce ? demanda Béné. Un type à qui tu dois de l'argent ?

— Non. C'est Radenac, murmura Mackenzie. Un pote flic.

— T'as encore des amis flics, toi ?

— Oui… Enfin, il est plus flic que pote, tu vois ?

— Ah. Alors je te laisse…

— Non ! Je t'en supplie, couvre-moi !

Mais la serveuse ne se laissa pas apitoyer. Elle embrassa affectueusement Ari sur le front et partit tout droit vers le nouvel arrivant.

— Si vous cherchez Mackenzie, il est là, dit-elle avec malice.

Le policier la remercia et se dirigea vers Ari d'un air satisfait.

— Salut, bonhomme.

— Mmmh, bredouilla Mackenzie. Qu'est-ce que tu fous là ?

Radenac prit place en face de son ami puis, d'un air préoccupé qui ne lui ressemblait guère, il dit à voix basse :

— Il faut que tu me parles de Fulcanelli.

3.

— Vous cherchez un livre en particulier ?

— Non, je voudrais juste une carte postale.

— Tout ce qu'on a est dehors, monsieur.

Lola, dépitée, regarda le client bedonnant repartir vers les présentoirs alignés sur le trottoir, lesquels prenaient tant de place à présent qu'ils cachaient presque toute la vitrine de la librairie.

Par les temps qui couraient, chaque apparition d'un client potentiel dans la librairie était une sorte de fête, mais les fausses joies s'accumulaient depuis que la vente de produits dérivés l'avait largement emporté sur celle d'authentiques bouquins. Lola vendait bien plus de plans de Paris, de posters, de bonbons et de tours Eiffel miniatures que de romans. La place de la Bastille avait beau être un emplacement de rêve, tenir une petite librairie indépendante dans la capitale relevait à présent du sacerdoce. Avec les conditions de plus en plus drastiques imposées par les distributeurs, la concurrence croissante de la vente par correspondance sur Internet, les cafouillis politiques sur le montant de la TVA et l'augmentation vertigineuse des loyers en centre-ville, les derniers libraires encore debout faisaient figure de survivants.

— Voilà, fit le bibendum en lui tendant un billet de cinq euros et une carte postale représentant le génie doré de la colonne de Juillet.

La jeune femme lui rendit la monnaie et poussa un soupir lorsque l'homme quitta, guilleret, la librairie. Son salaire, misérable, suffisait à peine à couvrir les frais de l'assistante maternelle qui – puisqu'il n'y avait pas de place en crèche – gardait Maxime tous les jours, et si son compagnon, Thomas, n'avait été propriétaire de l'appartement qu'ils occupaient tous les trois, sans doute aurait-elle été contrainte de se chercher un autre travail. Mais c'était évidemment hors de question. Lola, la trentaine fière, préférait largement rester libraire et marcher dans des chaussures à vingt euros la paire que travailler dans un cabinet d'avocats pour parader en Louboutin. De toute façon, pour arpenter les trottoirs de la capitale, rien ne valait ses baskets Draven à l'effigie des Sex Pistols, dix ans d'âge.

Elle referma la vieille caisse enregistreuse et partit déballer les cartons du premier office de juin.

Une demi-heure plus tard, aucun client n'était entré et elle en était encore à ranger les nouveautés quand la porte de la librairie s'ouvrit enfin dans un tintement de clochette.

Lola fronça les sourcils en voyant entrer Marcelo, son « patron ». D'ordinaire, il ne pointait jamais son nez le lundi. Ce vieil anarchiste bolivien, au cœur grand comme le Nevado Sajama et au sourire aussi doux que ses neiges éternelles, avait ouvert la librairie plus de quarante ans plus tôt, ayant fui la dictature du général Banzer en 1971. Propriétaire des lieux et gérant de la librairie, passionné par les livres, avec l'âge, il avait peu à peu laissé les rênes de la boutique à Lola, pour ne plus venir que le mercredi, jour de relève de sa petite protégée.

— *Hola*, Lolita !

— *Hola*, Marcelo.

Le septuagénaire referma la porte derrière lui, tira le verrou et tourna la pancarte qui pendait derrière la vitre afin qu'elle affiche « fermé » à l'extérieur.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Lola, perplexe.

— Eh, *mi pequeñita*, il faut qu'on parle.

C'était mauvais signe. La jeune femme, inquiète, fit quelques pas en avant et dévisagea son patron, essayant de lire dans ses yeux tristes ce que cachait cette étrange entrée en matière. Mais il ne pouvait s'agir que d'une seule chose.

Cela faisait près de cinq ans, maintenant, que Marcelo, pressé de prendre sa retraite, essayait de revendre son pas-de-porte. Cependant, dans un quartier comme celui-là, les offres, nombreuses, n'émanaient jamais de libraires, mais plutôt d'investisseurs sans âme qui voulaient transformer le lieu en une boutique plus « rentable » : téléphonie, hi-tech, mode, banque… Or le Bolivien avait toujours juré que le Passe-Muraille resterait une librairie, même après son départ. Il y mettait un point d'honneur. Et Marcelo ne trahissait jamais sa parole. Cette librairie, c'était son bébé, c'était toute sa vie.

Avait-il donc enfin trouvé un acheteur digne de ce nom ? Et, si c'était le cas, Lola pourrait-elle garder son emploi au sein de la nouvelle enseigne ? À en juger par la mine grave de Marcelo, cela semblait mal parti.

La jeune femme sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? le pressa-t-elle.

Le Bolivien grimaça en se frottant le front, cherchant ses mots.

— Eh bien, *mi pequeñita*… Tu t'en doutes, n'est-ce pas ?

— Tu as trouvé un acheteur ?

Le vieil homme hocha honteusement la tête.

Lola s'appuya sur l'une des étagères de la librairie. Elle essaya de rester calme et de penser à Marcelo avant de penser à elle. Après des années de labeur, le vieil homme avait bien mérité une retraite digne de ce nom.

— Je… Je suis contente pour toi Marcelo, balbutia-t-elle, sans grande conviction malgré ses efforts.

Le vieil homme baissa la tête, accablé.

— Eh ! le rassura Lola en lui prenant le bras. Tout va bien se passer, Marcelo. On savait que ça allait arriver un jour ou l'autre, hein ? Je comprends que tu sois triste, mais tu vas enfin pouvoir en profiter ! Peut-être retourner en Bolivie ? Cela fait si longtemps que tu en rêves !

— Oh, tu es si gentille. Tu es si gentille… Mais c'est pour toi que ça m'embête, *Lolita*.

La jeune femme haussa les épaules.

— Tsss… Je vais me débrouiller, Marcelo. Et qui sait, le nouveau propriétaire voudra peut-être me garder ?

— C'est-à-dire que…

Il ne parvint pas à terminer sa phrase.

— Quoi ?

— Oh, *pequeñita*, je suis tellement désolé. Ce… Ce n'est pas un libraire.

Lola sentit sa gorge se nouer. Elle écarquilla ses grands yeux bleus pour s'empêcher de verser une larme qu'elle aurait elle-même trouvée ridicule.

— *Lolita*… Qu'est-ce que tu veux, ça n'intéresse plus personne, les livres…

La jeune femme hocha la tête sans rien dire.

— Tu le vois bien toi-même, hein ? On vend de moins en moins de bouquins. Les jeunes ne lisent plus…

Lola se mordit les lèvres. Elle aurait voulu lui dire que ce n'était pas vrai, que les « jeunes », comme il disait, lisaient bien plus qu'on ne voulait le faire croire, mais que le Passe-Muraille n'avait pas su s'adapter. Elle le lui avait dit mille fois, d'ailleurs : il aurait fallu réformer la librairie, réduire le fond politique, tous ces livres poussiéreux sur l'anarchie qui n'intéressaient malheureusement plus qu'une clientèle vieillissante se réduisant comme peau de chagrin, mettre un peu de gaieté entre ces murs, de la couleur, de l'animation, et se tourner, justement, vers les plus jeunes. Moderniser aussi son fonctionnement, s'équiper d'outils plus actuels pour avoir un meilleur suivi des ventes, créer de nouveaux rayons, les équilibrer en fonction des goûts de la clientèle, etc. Certes, faire vivre une librairie indépendante était devenu une chose de plus en plus difficile, pourtant, certains y parvenaient. Certains y parvenaient même très bien ! Mais Marcelo tenait sa boutique comme s'il vivait encore dans les années 1970. Il n'avait jamais voulu changer, et il n'avait plus aujourd'hui ni la force ni les moyens de le faire.

— À qui as-tu vendu ? demanda Lola, sans être sûre de vouloir entendre la réponse.

La gêne se lut aussitôt sur le visage du Bolivien. Les yeux fixés au sol, il resta muet.

— Allez, dis-moi…

— Oh, *Lolita*, j'ai tellement honte… Une chaîne de téléphonie mobile.

— Oh, putain !

— Je… Je suis désolé…

La jeune femme releva les yeux vers le vieil homme. Ils étaient véritablement humides, à présent.

— Merde, lâcha-t-elle d'un air dépité.

Extrait de la publication

— Je suis criblé de dettes… Je n'avais plus le choix ! Tu comprends ? Tu comprends, n'est-ce pas ?

Lola hocha tristement la tête.

— Oui. Évidemment, Marcelo. Je comprends.

Bien sûr qu'elle comprenait. Mais c'était si pénible à entendre ! Pas seulement parce que cela signifiait qu'elle perdait son emploi, mais aussi parce que la fin du Passe-Muraille lui semblait une tragédie. Un symbole désolant. La boutique, après quarante ans de résistance, était devenue une figure emblématique du quartier. La dernière librairie indépendante de la Bastille. Ici, les clients pouvaient rester des heures à papoter, feuilleter des livres, échanger des avis, refaire le monde… Les quatre murs étaient tout entiers habités par l'âme du vieil anarchiste. Voir fermer le Passe-Muraille, c'était presque le voir mourir, lui. Une librairie qui meurt, ce n'est pas une page qui se tourne, c'est un livre qui se ferme, à jamais.

Après un long silence, Marcelo posa une main sur l'épaule de la jeune femme et, avec courage, lui annonça les modalités de la transaction :

— La vente sera effective en septembre, Lola. Cela te laisse l'été pour trouver du travail. Tu pars quand tu veux. Sans préavis. Je me débrouillerai. Et je te donnerai une très jolie prime, le jour de ton départ. Ça va de soi. Je te dois tellement…

Lola s'efforça de sourire.

— Ça ira, Marcelo, ça ira…

Le vieil homme s'approcha d'elle et la serra dans ses bras. Ils restèrent enlacés un long moment, parce que cette étreinte disait bien plus de choses que n'importe quel discours. Et puis Marcelo finit par s'en aller, les yeux embués de larmes, lui aussi. En franchissant la porte de la petite librairie, il semblait s'être affaissé. C'était comme s'il avait vieilli d'un seul coup.

Lola resta seule au milieu des livres pendant un quart d'heure, incapable de bouger, de se ressaisir. Les paroles de

Extrait de la publication

Marcelo résonnaient dans sa tête pendant que, sous ses yeux ; dansaient les images floues de son avenir.

L'idée d'affronter un nouveau client lui parut insupportable. Vers quinze heures, n'y tenant plus, elle ferma prématurément la boutique et partit chez elle en pleurant.

4.

Les deux hommes avaient quitté le Sancerre et marchaient à présent côte à côte en direction de l'est, le long de la butte Montmartre.

— Fulcanelli ? Depuis quand tu t'intéresses à l'alchimie, toi ?

— C'est pour une enquête…

— Une enquête sur Fulcanelli ? s'amusa Mackenzie. Tu te fous de ma gueule ? Tu m'expliques comment un flic de la BEI[1] peut se retrouver à enquêter sur Fulcanelli ?

Cédric Radenac était brigadier-chef au poste de police du Palais-Royal, dans le Ier arrondissement de Paris. Il avait intégré ce service spécifique où l'on s'occupait d'affaires dans lesquelles l'auteur des faits n'avait pas encore été identifié. En somme, son métier consistait à confondre essentiellement des voleurs ou des agresseurs, puis à les localiser et les interpeller. Bref, son intérêt soudain pour un alchimiste sorti du passé semblait très éloigné de son train-train habituel…

— C'est l'un des plus grands mystères du siècle dernier, non ?

— Justement… C'est pas vraiment d'actualité.

— Eh bien, il se pourrait que ça le devienne, mon canard. Cette chère Ginhoux m'a confié une enquête qui sort un peu de l'ordinaire. Et toi, l'alchimie, tous ces trucs-là, c'est ton domaine !

1. Brigade des enquêtes d'initiative, brigade de l'unité d'investigation, de recherche et d'enquêtes chargée des investigations longues ou complexes nécessitant un suivi particulier.

Extrait de la publication

— *C'était* mon domaine, corrigea Mackenzie. Je suis hors jeu, mon pote.

— Arrête ! Personne ne connaît ces sujets aussi bien que toi.

— N'essaie pas de me cirer les pompes. Fulcanelli, c'est un sac de nœuds. Une prise de tête. Ça fait près d'un siècle que les gens essaient de démêler cette histoire, et personne n'a jamais réussi.

— Te fais pas supplier et dis-moi au moins ce que tu sais ! Ça pourrait être une belle opportunité pour moi, cette affaire. Pour une fois qu'on ne me demande pas d'aller emmerder une famille de Roms ou un SDF…

Radenac était un genre d'autodidacte. Son bac en poche, il était devenu policier auxiliaire pendant son service militaire, et c'était ainsi que cette force de la nature était entrée dans la « maison Poulaga ». Après avoir passé le concours de gardien de la paix près de Clermont-Ferrand, il avait effectué la quasi-totalité de sa carrière dans le Ier arrondissement de Paris, d'abord au dépôt du tribunal de grande instance (que les flics surnommaient joyeusement « la souricière »), puis à la BAC[1] et, enfin, dans les différents commissariats du quartier. Ce solide gaillard au franc-parler, qui venait d'un milieu modeste, s'était forgé tout seul une culture générale assez étonnante, ce qui n'était pas pour déplaire à Mackenzie. De plus, ces éternels révoltés partageaient une philosophie de la vie qui détonnait souvent avec le milieu dans lequel ils évoluaient l'un et l'autre. Ils s'étaient rencontrés trois ans auparavant, non pas pour des raisons professionnelles – Ari n'était déjà plus en service – mais dans un bar, tout simplement. Naturellement. Aussi éméchés l'un que l'autre, ils avaient commencé par s'insulter allègrement en regardant un débat politique diffusé sur le téléviseur du bistrot, puis ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre, avec la démesure caricaturale de deux ivrognes en fin de soirée. Depuis, ils avaient

1. Brigade anti-criminalité.

Extrait de la publication

sympathisé, partageant beaucoup de choses, et notamment l'étiquette de *vilains petits canards* au sein de la Police nationale…

— Bon, céda Mackenzie. Avant de t'intéresser à Fulcanelli, est-ce que tu as au moins une idée de ce qu'est réellement l'alchimie ?

Radenac fit une moue d'écolier pris en défaut.

— Euh… Une espèce de vieille pratique médiévale qui essayait de démontrer qu'on peut transformer le plomb en or ?

Ari esquissa un sourire.

— C'est un peu plus compliqué que ça…

— Je m'en doute.

— Je ne vais pas te faire un exposé, rassure-toi, mais disons que l'alchimie repose sur l'idée que tout est perfectible. L'esprit, la matière, l'homme. C'est donc une quête de purification, qui n'est pas seulement spirituelle, mais bien physique. En gros, pour la plupart des alchimistes, l'homme, la nature, la matière se sont abîmés au moment du péché originel. Par la recherche, par la connaissance, les alchimistes entendent redonner à la matière et à l'homme leur pureté première. Ainsi, c'est en effet une pratique dont l'objet n'est pas simplement de transformer le plomb en or, mais d'accomplir le Grand Œuvre, lequel, en effet, permettrait la transmutation des métaux mais aussi celle de l'homme, avec la découverte de ce qu'ils appellent la « médecine universelle ».

— C'est quoi ? L'ancêtre de la CMU[1] ?

— Encore mieux : c'est le secret, sinon de la vie éternelle, au moins d'une très longue vie.

— Ah ouais, quand même ! Et tu y crois, toi ?

Mackenzie sourit de nouveau.

— Si tu me demandes si je crois que des alchimistes sont réellement parvenus à transformer du plomb en or dans leurs

1. Couverture maladie universelle.

Extrait de la publication

caves et à devenir éternels, je te répondrais que non – encore que la chimie actuelle a démontré que la transmutation était possible –, mais si la question est de savoir si l'alchimie a un sens, alors je te répondrais que oui.

— Comment ça, *la chimie a démontré que c'était possible* ?

— Avec un accélérateur de particules, on sait maintenant que c'est faisable. En théorie. Il « suffirait » de bombarder le plomb pour lui arracher quelques nucléons, ceux qui le différencient de l'or. Le problème, c'est que la probabilité pour y parvenir est si faible qu'il faudrait que le bombardement dure des mois, voire des années, pour obtenir quelques grammes d'or. Or, le coût de fonctionnement d'un accélérateur étant de plusieurs milliers d'euros par heure, d'un point de vue purement financier ce ne serait pas une opération très intéressante…

— Dommage.

— Au contraire ! Ça dévaluerait l'or, et ça foutrait un sacré bordel.

— Merde, heureusement que Gargamel n'a jamais réussi à attraper les Schtroumpfs, alors[1] ?

— Oui, heureusement ! De toute façon, l'intérêt de l'alchimie ne réside pas là, mon bon Cédric. Comme souvent, l'intérêt, ce n'est pas le but, c'est le chemin. Il n'en reste pas moins que l'alchimie a historiquement permis de mettre au point des procédés comme l'hydrolyse, la fermentation, la distillation et même de comprendre la photosynthèse, ou de découvrir l'acide sulfurique ou le phosphore… Il faudrait plutôt voir les alchimistes comme des chercheurs, et un chercheur n'est pas obligé de « trouver » pour que sa recherche ait de l'intérêt.

— C'est ce qui distingue le chercheur du flic.

---

1. Gargamel, personnage inventé par Peyo dans sa bande dessinée *Les Schtroumpfs*, était un alchimiste diabolique, convaincu que les Schtroumpfs étaient l'un des ingrédients clés de la pierre philosophale, permettant de fabriquer de l'or.

— Ouais… Ce qui est intéressant, c'est l'histoire de l'alchimie, ce qu'elle a produit. Pour que tu comprennes un peu le phénomène Fulcanelli, il faut que tu comprennes l'histoire de l'alchimie, afin de remettre ce personnage dans son contexte.

— J'ai jamais été très calé en histoire, mais je veux bien faire un effort…

— Il y a des tas de livres sur le sujet en librairie, démerde-toi.

— Te fais pas supplier. Étale ta science !

Mackenzie secoua la tête. Mais le ton de sa voix trahissait le plaisir qu'il éprouvait, en réalité, à partager son savoir. Il resterait, à jamais, cet intarissable et orgueilleux passeur de connaissance.

— L'alchimie a connu son âge d'or au Moyen Âge, époque où elle se confondait avec la chimie, d'abord sous l'impulsion des savants arabes, puis à travers les nombreuses traductions latines que fit l'Occident chrétien de ses textes fondateurs. Ensuite, au XVIIIe siècle, avec l'apparition de la chimie dite moderne, et principalement les théories de Lavoisier, elle a connu un déclin rapide. Ce n'est qu'au milieu du XIXe siècle qu'elle a bénéficié d'un regain d'intérêt, par le biais de groupes occultistes, en réaction, sans doute, au positivisme d'Auguste Comte.

— J'ai l'impression de retourner à l'école, Ari…

— Tais-toi et écoute. Au XIXe siècle, dans tous les domaines, la littérature, la philosophie, mais aussi la science, l'Europe, étouffée par le cartésianisme, a eu besoin de renouer des liens avec le merveilleux. Ça explique la naissance du fantastique et de la science-fiction en littérature, par exemple. Mais c'est aussi sous cet élan que sont apparus des gens comme le spirite Allan Kardec ou comme Papus et des mouvements comme le spiritisme, la théosophie, dont les acteurs surfaient entre science et occultisme. Faire tourner les tables et chercher les fantômes est devenu très à la mode à l'époque. De nombreux scientifiques de la fin du XIXe se sont intéressés

aux sciences occultes, comme Pierre et Marie Curie, Édouard Branly ou l'astronome Camille Flammarion. Des artistes se sont mis à fréquenter les cercles hermétistes, comme Erik Satie, Claude Debussy ou la cantatrice Emma Calvé. Bref, et c'est là que je voulais en venir, Fulcanelli est un héritier de tout cela. Son œuvre est apparue au sein d'un groupe mondain d'occultistes parisiens du tout début du XXe siècle, qui se retrouvaient dans des salons, des librairies spécialisées, ou dans le célèbre cabaret du Chat noir, à quelques pas d'ici, boulevard de Clichy…

Ari s'arrêta soudain au milieu du trottoir, ouvrit un large sourire et désigna le square Louise-Michel qui s'élevait devant eux et au sommet duquel le Sacré-Cœur semblait dominer Paris de toute sa suffisance.

— Tu me crois si je te dis que c'est précisément dans ce square que j'ai entendu parler de Fulcanelli pour la première fois ?

Radenac sourit.

— C'est pour ça que tu m'as emmené ici ? Merde, tu sais vraiment ménager tes effets !

— J'avais dix-sept ans. Je n'avais plus ma mère, et mon père, qui faisait le même métier à la con que toi, rentrait tard le soir. Alors, quand je sortais du lycée Chaptal, au lieu de rentrer directement chez moi, je venais souvent me promener ici.

— Pour admirer le Sacré-Cœur ?

— Pour le conchier, au contraire ! Il est le symbole de l'écrasement du peuple parisien. Non, moi, tu vois, j'étais plutôt passionné par Louise Michel…

— Évidemment, suis-je bête !

— J'avais l'impression de lui rendre hommage en venant bouquiner dans le square qui portait son nom.

Ari sembla s'émouvoir en retrouvant dans chaque arbuste le théâtre de son adolescence.

— Eh bien… Tu as l'air triste tout à coup.

— Que veux-tu ? Je suis d'un naturel si nostalgique que, parfois, j'ai même la nostalgie d'époques que je n'ai pas connues.

— La vache, c'est beau comme du Didier Barbelivien ! Et le rapport avec Fulcanelli ?

— Eh bien, justement : un jour, j'étais là, sur un banc, en train de lire un bouquin de la collection « Aventure secrète ». Ça devait être *Les Templiers sont parmi nous* de Gérard de Sède, ou un truc du genre… Et là, le jardinier que je voyais souvent dans le square s'approche de moi, l'air intrigué. Il regarde mon bouquin et me demande si je m'intéresse à l'ésotérisme. À l'époque, je devais à peine savoir ce que ça voulait dire. J'étais tombé sur ce livre par hasard dans la bibliothèque de mon père, attiré sans doute par la couverture rouge et le titre racoleur. Bref, pour faire mon malin, je lui réponds que oui. Le type hoche la tête et s'éloigne. Le lendemain, je retrouve mon jardinier au même endroit, il me sort un vieux bouquin tout jauni de sa besace et me le tend en me conseillant de le lire plutôt que de perdre mon temps avec Gérard de Sède. C'était *Le Mystère des cathédrales*, de Fulcanelli.

— Et tu as accepté ?

Ari haussa les épaules.

— Bien sûr ! Pourquoi pas ? J'ai dévoré le bouquin en quelques jours, et puis je l'ai rendu, ébahi, à son propriétaire. Pendant les semaines qui ont suivi, je l'ai revu plusieurs fois ici même, fasciné par les histoires qu'il me racontait autour, entre autres, de la légende de Fulcanelli. Le bonhomme affirmait se livrer lui-même à des expériences alchimiques dans la cave de sa petite maison de banlieue. J'étais saisi par le contraste entre la modestie de son emploi municipal et l'étendue de ses connaissances historiques. À vrai dire, je me demandais ce que cet érudit qui semblait appartenir à un autre siècle foutait avec une bêche et un râteau dans les squares parisiens.

— Un jardinier n'a pas le droit d'être cultivé ?

— Au contraire ! Un jardinier, par définition, ça cultive. Mais il y avait quelque chose d'éminemment romanesque, là-dedans, et j'avais l'impression de recevoir l'enseignement secret d'un grand maître caché.

— Il ne t'a pas tripoté, au moins ?

Ari secoua la tête.

— T'es con ! Bref… Au mois de juin, les examens du bac ont commencé, et j'ai perdu mon jardinier alchimiste.

— Tu ne l'as jamais revu ?

— Non.

— C'est triste, ton histoire.

— Ouais. Je me demande ce qu'est devenu ce type. En tout cas, c'est lui qui m'a donné la passion que j'ai développée ensuite pour l'hermétisme, l'ésotérisme, l'occultisme, mais avec le regard critique que tu me connais…

— Bien sûr !

— Par chance, la bibliothèque de mon père – dont j'ai découvert des années plus tard qu'il avait appartenu à une loge compagnonnique[1] – regorgeait d'ouvrages sur ces sujets.

— Bref, tu connais parfaitement l'histoire de Fulcanelli, conclut Radenac, visiblement pressé d'en arriver au sujet qui l'intéressait.

— Disons que je la connais assez bien. Mais je te l'ai dit : c'est un vrai sac de nœuds.

— Raconte !

Ils étaient arrivés à mi-hauteur des grandes marches du square Louise-Michel et s'installèrent sur l'un des quatre bancs situés au milieu de la pelouse, depuis lesquels, dos à l'inélégante architecture pâtissière du Sacré-Cœur, on avait une vue imprenable sur la capitale.

— Par où commencer ? D'abord, il y a les faits. Ensuite, il y a la légende. Pour ce qui est des faits, ils sont simples : c'est la parution de deux livres sous le nom de Fulcanelli. *Le Mystère des cathédrales* en 1926 et *Les Demeures philosophales*

1. *Cf. Le Rasoir d'Ockham*, du même auteur.

Extrait de la publication

en 1930, si je me souviens bien. En dehors de leur mystérieux auteur, tous les deux ont trois points communs : ils ont le même préfacier, Eugène Canseliet, le même illustrateur, Julien Champagne, et le même éditeur, Jean Schemit. Ça, ce sont les faits. Tangibles. Les textes sont là, avec leurs qualités et leurs défauts, mais au moins ils sont authentiques, même si on n'a jamais su qui était Fulcanelli. Après, il y a la légende, et là, cela devient beaucoup plus compliqué…

5.

Lola resta plusieurs minutes affalée sur son canapé, immobile, abasourdie, à fixer dans l'écran du téléviseur le reflet pathétique de son grand front et de ses joues maculées de mascara. Elle s'en voulait de ne pas savoir se montrer plus forte, plus digne. Elle avait l'impression que sa réaction était égoïste, eu égard à la situation de Marcelo. Mais chaque fois qu'elle pensait à ce que l'avenir lui réservait, les larmes lui montaient immanquablement aux paupières. Elle mesurait, mieux que jamais, la chance qu'elle avait eue, depuis huit ans, de pouvoir travailler dans cette petite librairie parisienne. Les probabilités de retrouver un poste comme celui-là étaient aujourd'hui quasi nulles, elle en avait parfaitement conscience. Mais alors ? Que ferait-elle ?

Avec un geste d'une lenteur apathique, Lola regarda sa montre. Seize heures trente-deux. Il lui restait plus d'une heure avant de devoir aller chercher Maxime chez l'assistante maternelle et une heure de plus, probablement, avant d'annoncer à Thomas la terrible nouvelle. Comment réagirait-il ? Dans les moments difficiles, il savait toujours trouver les mots pour la réconforter. Mais parviendrait-il à rester serein face à la perspective du chômage probable de Lola ? Ses cachets de cameraman, très irréguliers, ne suffiraient certainement pas à élever correctement leur enfant de quatorze mois, du moins pas à Paris. Quitter la capitale ? Lola ne voulait même pas y songer.

La jeune femme frissonna, se frotta les joues et se leva lentement en essayant de se ressaisir. Elle se dirigea tout droit vers la cuisine et ouvrit le réfrigérateur. Une bière. Une bonne bière fraîche. Rien de tel en un moment pareil. Nerveusement, elle écarta les quelques pauvres ingrédients qui remplissaient à peine un tiers du réfrigérateur, la plupart périmés, cherchant désespérément la dive bouteille. En vain.

Elle grogna en fronçant les sourcils. La veille, elle avait acheté un pack de six bières. Thomas et elle en avaient bu quatre dans la soirée – ce qui était déjà un bon score. Elle n'était pas folle : il aurait donc dû en rester deux.

Mesurant le ridicule de son interrogation, elle ne put toutefois s'empêcher de se demander comment deux bouteilles de bière avaient pu mystérieusement disparaître de son réfrigérateur.

Il n'y avait que deux explications possibles : soit Thomas s'était relevé dans la nuit et avait terminé le pack à lui tout seul – ce qui était fort improbable – soit ce matin, à l'aube, il avait emporté les deux dernières bières avec lui sur son tournage, ce qui ne lui ressemblait pas vraiment. D'autant plus qu'il y avait toujours de la bière à disposition pour les techniciens au *catering*.

Autre hypothèse, plus fantaisiste : un cambrioleur alcoolique était passé et n'avait emporté que deux bières.

Par acquit de conscience, Lola souleva le couvercle de la poubelle et découvrit, surprise, six cadavres de *1664*. Thomas s'était donc bien relevé dans la nuit, et elle n'avait rien entendu.

Elle secoua la tête, presque amusée. Voilà qu'elle jouait les détectives !

De fil en aiguille, ses pensées la conduisirent immanquablement vers le souvenir d'Ari. Cette idée de « détective » et l'omniprésence du Passe-Muraille dans ses pensées… tout se conjuguait pour faire resurgir cette figure du passé.

C'était à la librairie – dont Mackenzie avait été jadis l'un des plus fidèles clients – qu'ils s'étaient rencontrés. Combien

de lectures avaient-ils partagées, combien de découvertes ! Cela faisait près de quatre ans, maintenant, qu'ils ne s'étaient pas revus. Du jour au lendemain – depuis qu'elle s'était mise en couple avec Thomas, en réalité – Ari était sorti de sa vie. De temps en temps, Krysztov Zalewski, le seul ami qu'ils avaient en commun, lui donnait des nouvelles, et elles étaient rarement bonnes. Visiblement, cet homme qu'elle avait tant aimé, et qui vivait toujours dans le quartier des Abbesses, s'enfonçait chaque jour un peu plus dans une spirale d'autodestruction où l'alcool et l'oisiveté avaient la part belle. Et, quand bien même Ari était grandement responsable de ce qui lui arrivait, elle éprouvait encore quelque culpabilité.

Elle se surprit à penser qu'il lui manquait.

6.

— C'est quoi, alors, ce que tu appelles la « légende Fulcanelli » ? demanda Radenac d'un air amusé.

Le soleil de juin, au loin, scintillait sur les toits de tôle de la capitale, et l'alchimiste, ici, c'était bien cet astre qui, par la grâce de ses rayons, transformait le plomb en or. Sur leur droite, le funiculaire de Montmartre passa silencieusement, pour la dixième fois au moins depuis qu'ils s'étaient assis là, au milieu des touristes photophiles.

— Eh bien, selon la légende, Fulcanelli aurait été un vieux monsieur, érudit, alchimiste, un authentique Adepte, c'est-à-dire un homme ayant découvert le secret de la pierre philosophale et de la vie éternelle. Fort respecté, il aurait été l'ami des plus grands de son temps, des Pierre Curie, des Anatole France, des Raymond Roussel, des Viollet-le-Duc, des Marcellin Berthelot, des Lesseps, j'en passe et des meilleurs. Julien Champagne, lui, aurait été son illustrateur attitré, avec lequel il aurait travaillé dans le plus grand secret. Et puis un jour, le vieux Fulcanelli, désirant rester anonyme, aurait confié à son jeune disciple, Eugène Canseliet, les

Extrait de la publication

ébauches non pas de deux, mais de trois livres, et lui aurait demandé de les mettre en forme et de les faire publier, avec les illustrations de Julien Champagne. Le mystérieux maître aurait validé la publication des deux premiers livres, puis se serait rétracté pour le troisième ouvrage et l'aurait récupéré. Ensuite, il aurait disparu, pour ne réapparaître qu'en 1952, à l'âge supposé de cent treize ans.

— C'est une belle histoire…

— Très romanesque, oui. Mais ce qu'il faut bien comprendre, Cédric, c'est que cette légende s'est mise en place progressivement et a explosé longtemps après la parution des deux livres en question, expliqua Mackenzie en allumant une Chesterfield.

— Comment ça ?

— Prends des notes, mon ami. Je te l'ai dit : c'est un sac de nœuds, cette histoire.

Le flic opina du chef et sortit sagement de sa poche un stylo et un carnet Moleskine, à l'ancienne. Radenac portait toujours sur lui l'un de ces carnets noirs de légende et, plutôt que de prendre des notes en style télégraphique comme la plupart de ses collègues, ce flic qui avait des rêves secrets de romancier écrivait dans un français tout à fait respectable et se plaisait à imaginer qu'il était une sorte d'Hemingway de la Police nationale… mais version rugbyman.

— Dans les préfaces originales, Eugène Canseliet ne raconte pas du tout cette histoire-là. Dans la toute première, celle du *Mystère des cathédrales*, il dit même que Fulcanelli a disparu « depuis longtemps déjà ». Toute la légende autour de la façon dont Fulcanelli lui aurait remis ses manuscrits et ne serait finalement pas mort, Canseliet ne la racontera que beaucoup plus tard, dans des revues spécialisées, ou dans les nouvelles préfaces qu'il rédigea pour des rééditions.

— Pourquoi ?

— Lors de leur première publication, les deux ouvrages n'ont pas suscité beaucoup d'intérêt, ni de la part des lecteurs ni de la part des critiques, même spécialisés. En revanche,

dans les années 1960, le mystère qui entourait leur auteur a rencontré un soudain succès. Du coup, Canseliet a été beaucoup interviewé et a fait vivre le mythe.

— Pourquoi un succès si tardif ? demanda Radenac qui, à défaut de cigarette, tout en prenant des notes, descendait à une vitesse qui défiait l'entendement un paquet de bonbons colorés.

— Grâce notamment au *Matin des magiciens*, un livre de Louis Pauwels et Jacques Bergier, un énorme best-seller qui a lancé une véritable vogue pour l'ésotérisme, à l'époque.

— Ah oui ! Je me souviens de ce bouquin ! Je l'ai lu. Énorme !

— Majoritairement un tissu de conneries, corrigea Mackenzie, impartial. Mais quelques chapitres sont intéressants. Bref, pendant les trente années qui ont suivi leur publication, les deux livres de Fulcanelli n'avaient même pas atteint les trois cents exemplaires vendus. Et puis, tout à coup, grâce au *Matin des magiciens*, le grand public s'est passionné pour l'alchimie en général, et pour Fulcanelli en particulier. Les gens se sont arraché les derniers exemplaires de ses livres à des prix exorbitants, et ceux-ci ont donc commencé à être réédités, avec succès. Et voilà, la légende est née.

— C'est fou…

— Oui. Mais depuis lors, ce qui anime les milieux ésotéristes, à mon grand regret, ce n'est pas tant l'étude de l'œuvre de Fulcanelli que la résolution de son mystère : qui se cachait derrière ce pseudonyme ?

— Et donc, on ne le sait toujours pas…

— Non. Cela reste la plus grande énigme de l'alchimie moderne. Il y a souvent eu un manque de rigueur scientifique dans les recherches qui ont été menées jusqu'à présent. À ma connaissance, aucun historien officiel, rattaché à une université par exemple, ne s'est penché sur la question. Il y a néanmoins eu de nombreuses hypothèses, certaines intéressantes, d'autres fumeuses. On a évidemment envisagé que ce soit Canseliet et/ou Champagne, le préfacier et l'illustrateur,

mais aussi des gens aussi divers que le libraire Pierre Dujols, l'écrivain Rosny aîné, l'égyptologue René Schwaller de Lubicz, l'un des fils de l'entrepreneur Ferdinand de Lesseps, le physicien Jules Violle, l'écrivain Raymond Roussel lui-même, l'astronome Camille Flammarion, et je ne sais combien d'autres encore… Régulièrement, il se trouve un petit malin pour sortir un nouveau nom comme on sort un lapin d'un chapeau de magicien. Mais aucune de ces hypothèses n'est historiquement étayée. Et, si tu veux mon avis, on ne le saura jamais.

— Pourquoi ?

Un sourire espiègle se dessina sur le visage de Mackenzie.

— Je ne vais pas te mâcher le travail, mon garçon. Après tout, l'enquêteur, c'est toi. Il va falloir que tu fasses ton chemin tout seul… comme un authentique petit apprenti.

— Maître ! ironisa le policier. Donnez-moi des pistes, au moins !

— Le problème, avec Fulcanelli, c'est que l'on n'a aucune trace directe de son existence. Le seul qui aurait pu en posséder, son disciple Eugène Canseliet, n'a jamais produit le moindre document émanant directement de Fulcanelli. Il s'est contenté d'évoquer ici et là l'existence de son maître.

— On n'a rien d'autre que la parole de Canseliet ?

— Rien. Les notes originales, censées être de la main de Fulcanelli, n'ont jamais été produites, pas plus qu'un quelconque mot écrit de sa part. Certains documents ont surgi ici et là, mais il s'agissait de faux, souvent grossiers. Un homme, Jean Laplace, rédacteur en chef de la revue *La Tourbe des philosophes*, a affirmé avoir trouvé chez la fille de Canseliet – après la mort de celui-ci – des notes originales de Fulcanelli, mais sans en donner la preuve : il s'est contenté de les décrire verbalement et ne les a jamais montrées au public.

— Et toi, tout saint Thomas que tu es, il te faut voir pour croire.

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01ELJN000349.N001
Dépôt légal : octobre 2013

Extrait de la publication